

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

Xime ANNEE

1895

1er SEPTEMBRE

No. 9



# Revue du Tiers-Ordre

ET DE LA  
TERRE SAINTE

## Terre Sainte

HISTOIRE POPULAIRE

DE LA

Custodie franciscaine de Terre Sainte

VOCATION DES FRÈRES MINEURS POUR LA TERRE SAINTE

**F**RANÇOIS avait vingt-cinq ans environ. Il relevait d'une grave maladie qui avait singulièrement modifié ses traits. Son âme était mélancolique et cherchait sa voie. Sous l'influence de ce malaise intérieur, il ne trouve plus de goût aux choses qui jusqu'alors ont captivé son esprit. Dans cet état, il croit rencontrer dans la contemplation des beautés de la nature une heureuse diversion à ses sombres pensées et sort dans la campagne. Bientôt il se trouve en présence d'un homme de naissance illustre et exerçant le métier des armes, mais tombé dans la misère et couvert de sordides haillons. Pris de pitié pour cette grande infortune, il se dépouille de ses riches vêtements, en fait don à ce mendiant, revêt lui-même les tristes nippes du malheureux et rentre à la maison paternelle.

La nuit suivante, il est favorisé d'un songe prophétique. Le Seigneur, pour l'amour duquel il a fait ce troc héroïque, lui apparaît et lui montre un superbe palais. Les salles en sont vastes et nombreuses, et toutes sont remplies d'armes, de trophées, d'instruments de guerre de toutes sortes. Une particularité le frappe : c'est que chacune des pièces de ce riche arsenal porte gravée l'image de la Croix. S'adressant alors à son divin cicérone : " A qui sont destinées, dit-il, ces brillantes armures ? — A toi et à tes compagnons," lui est-il répondu. Peu au courant encore des communications d'En-Haut, François prend ces paroles dans leur sens matériel : il se procure un somptueux équipement militaire, s'enrôle sous les ordres d'un brillant capitaine de l'époque, Jean de Brienne, et part pour rejoindre sa compagnie. Mais un nouveau songe l'arrête en route et lui enjoint de retourner à Assise pour attendre l'explication de la vision mystérieuse.

C'était l'époque des Croisades, le temps où toute l'activité, toute l'ardeur belliqueuse se portaient à la conquête des Lieux Saints. Les guerriers qui se vouaient à cette cause sainte portaient ostensiblement le signe sacré de notre rédemption. Là gît le secret du Ciel. François ira, lui aussi, marqué du sceau de la Croix, attaquer l'islamisme, en combattre les principes et implanter ses enfants au cœur du pays où il règne. Ses armes ne seront pas celles qui répandent la terreur et la mort dans les rangs ennemis : messager du Dieu qui veut, non pas la mort, mais la conversion du pécheur, il apporte la paix et la vie ; il vaincra l'impiété par la foi, le luxe par la pauvreté, l'amour des jouissances par la mortification, l'orgueil par l'humilité, la cruauté de l'infidèle par une inaltérable patience.

Que tel soit le sens de la communication emblématique d'En-Haut, c'est la pensée de Quaresmius : " La Terre Sainte, dit-il, n'est-ce pas ce palais montré au bienheureux François, palais qui est celui même du Roi suprême ? L'insigne de ce monarque souverain, c'est la Croix. De quelque côté que l'on se tourne, que l'on regarde la Crèche du Sauveur, le mont sacré du Calvaire, le glorieux tombeau du Seigneur, tout autre lieu sacré, partout, ce ne sont que ces croix. La Croix, voilà l'enseigne et l'étendard du Christ et de son vaillant porte-drapeau François et ses enfants."

Le dominicain Gravina parle dans le même sens : " Parce que la Terre Sainte est le palais, la maison de Dieu et la porte du

ciel, il convenait que la Majesté divine choisit pour la garder les religieux, fils de ce Séraphin que Dieu aimait et qui représente si bien la vive image du Rédempteur. Dire que la promesse en a été faite à leur grand Patriarche dans la vision, ce n'est pas avancer une chose hors de raison. Les croix dont est garni ce palais montrent en effet que la Croix est l'arme de ces soldats évangéliques qui, par humilité et pour se conformer aux exemples du Rédempteur du monde, sont appelés *Mineurs* et qui par la Croix ont toujours remporté des victoires signalées."

Fondé sur ces commentaires, Calaorra écrit : " En allant en Terre Sainte, François avait moins en vue de satisfaire son désir et sa devotion que d'obéir aux dispositions divines qui l'envoient aux Saints Lieux pour en prendre possession. Quand le Seigneur voulut donner à Abraham la terre de Chanaan, il lui enjoignit de sortir de son pays, puis au moment prévu par sa divine Providence, il lui prescrivit de parcourir et de garder la région qu'il avait promise à lui et à sa descendance ; son dessein était de lui en donner ainsi l'investiture. Il agit de même envers le séraphique Patriarche. Sa Majesté divine le fait d'abord sortir de sa patrie, l'envoie en Palestine qu'il lui fait parcourir de l'une à l'autre extrémité afin de lui en donner la possession et d'en confier le soin à sa descendance religieuse."

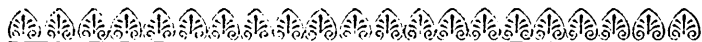
Dieu, d'autre part, avait révélé à un vertueux abbé du nom de Joachim, orné du don de prophétie, l'extension de l'Ordre séraphique, son zèle pour la propagation de l'Évangile, ses épreuves et ses succès dans le ministère des missions lointaines. "Cet Ordre qui possède la douceur et la simplicité de la colombe et qui doit durer jusqu'à la consommation des siècles, dit ce saint religieux, traversera la mer du Septentrion et goûtera d'après pâturages ; la reine du Midi le protège et le soutient dans ses amertumes. Il passera l'Euphrate et par sa prédication calmera l'impétuosité de ses eaux. A sa parole les terrains raboteux seront aplanis. Par ses soins, la terre du sel, je veux dire l'Égypte, sera convertie au Seigneur. Dans cette même contrée, il annoncera l'Évangile en toute sécurité et par son canal de nombreuses nations retourneront à Dieu. Un peuple idolâtre dont la langue ne sera pas connue, viendra des extrémités de la terre envoyé par Dieu au secours de la terre de promesse, et, afin que ce peuple lui-même connaisse Dieu le Père Tout-Puissant et son Fils unique N.-S. Jésus-Christ, il embrassera la

foi catholique. Un jour, cet Ordre, dont la colombe est l'emblème, s'opposera avec vigueur à l'Ange de la mort et, dans ses prédications contre lui, une grande multitude de ses enfants iront au Seigneur par la voie du martyre."

L'Euphrate, l'Égypte, la Terre de promission, ne sont-ce pas là les limites de la Custodie franciscaine de Terre Sainte ?

Après des témoignages aussi explicites et d'autres que nous omettons, qui pourrait douter de l'appel divin des Frères Mineurs en Terre Sainte ? Ils iront donc, ces agneaux sans défense, au milieu des loups ; ils iront, colombes douces et simples, séjourneront et progresseront parmi un peuple infidèle dont le cimetière est toujours levé et beaucoup arroseront de leur sang cette terre ingrate ; ils iront, et au mépris de mille peines, de mille sacrifices et de mille douleurs, ils conquerront, entretiendront et conserveront les plus augustes sanctuaires de la chrétienté ; ils iront, et au milieu d'obstacles faits pour déconcerter le courage le plus persévérant, ils créeront des paroisses, fonderont des écoles, distribueront des secours, maintiendront leurs positions ; ils iront, et sans se laisser abattre par les efforts de l'ennemi du genre humain, ils travailleront à faire naître ou à rallumer l'étincelle de la foi et le feu de la charité dans l'esprit et dans le cœur des malheureux habitants de ces contrées. Dieu bénira leurs travaux, et pour ne parler que de ses dernières années, de 1847 à 1881, les bons anges inscriront à leur actif 13,963 abjurations d'hétérodoxes, schismatiques ou protestants et 1,105 baptêmes d'adultes, juifs ou musulmans, soit dans le cours de trente-quatre ans, 15,068 retours de brebis égarées au bercail du divin Pasteur.

*(A suivre.)*



## Etude sur le Tiers-Ordre de S. François.

### Les obligations du Tiers-Ordre.

#### PRÉPARATION A LA COMMUNION

**S**AINTE Catherine de Gènes, demandait un jour à Notre-Seigneur la mesure de sa charité pour les hommes. " Si tu savais combien j'aime une âme, répondit le divin Maître, ce serait la dernière chose que tu connaîtrais en cette vie, parce

que tu mourrais d'amour à l'instant." Or, la communion est le point culminant de l'amour de Jésus-Christ ; saint Bernard l'appelle l'*Amour des amours*. Et ce n'est pas une fois en passant, chers Tertiaires, que Jésus nous convie à la Table sainte, c'est tous les jours, c'est presque tous les jours, c'est aussi souvent que vos besoins le réclament et que votre confesseur le permet. Une communion de plus est une grâce immense que vous recevez ; c'est une nouvelle visite de l'Époux de votre âme ; c'est une pénétration nouvelle de Jésus dans votre être, dans vos pensées, vos souvenirs, vos affections, vos souffrances et vos joies. Une communion de plus est une nouvelle marque d'amour et de reconnaissance que vous témoignez à Jésus ; c'est un trésor de nouveaux mérites qui vont augmenter votre gloire pour toute l'éternité dans des proportions que Dieu seul connaît : merveilles très réelles qui s'opèrent au milieu même de vos sécheresses les plus désolantes. Et pourtant ces sécheresses vous font vous demander quel profit vous pouvez retirer de vos communions précédées de distractions continuelles, qui ont duré jusqu'au moment où la clochette de l'autel vous avertit qu'il faut vous rendre à la Table sainte, et qui se poursuivront, après la communion, jusqu'à la fin de l'action de grâces. Mais le divin Maître n'a pas besoin de notre sentimentalité, et la foi nous dit que lorsque nous sommes le plus anéantis dans son amour et pour son amour, son sourire se fixe sur nous avec plus de complaisance que jamais.

Ah ! ne dites pas, chers Tertiaires : *une communion de plus ou de moins que m'importe ?* ne vous consolez pas si aisément d'une communion que vous omettez par votre faute. Sans cela vous feriez preuve d'une foi bien faible et d'un amour bien languissant ; et, lorsque la communion devrait être pour vous une grâce de premier ordre, achetée peut-être au prix d'impuissances désolantes, elle ne serait qu'une routine ennuyeuse, qu'une fâcheuse corvée. Vous répondriez bien mal à l'amour de Jésus-Christ, qui entoure son opération de ténèbres salutaires.

Le divin Sauveur révéla un jour à une sainte qu'il avait accordé à son confesseur un degré extraordinaire de gloire au ciel pour l'avoir poussée à la communion fréquente. Ah ! c'est que le suprême intérêt de Jésus-Christ est que l'on communie. Il a désiré, il désire encore ardemment que nous acceptions le don magnifique de sa tendresse. Chers Tertiaires, exauçons ses

désirs qui sont tous pour notre bien. Mais aussi préparons-nous à la communion avec cette foi et cette religion profonde qu'exige de nous un si profond mystère d'amour.

Vous connaissez l'histoire de la multiplication des pains rapportée par saint Marc (Chap. VII). Une foule nombreuse, n'ayant pas de quoi manger, avait suivi le Sauveur dans le désert. "J'ai pitié de ce peuple, dit Jésus à ses disciples, car voilà trois jours qu'il ne me quitte pas, et il n'a pas de quoi manger. Or, si je les renvoie tous à jeun dans leurs demeures, ils tomberont en défaillance sur le chemin, car plusieurs viennent de loin." Et ses disciples lui dirent : "D'où pourrions-nous tirer assez de pain pour les rassasier dans cette solitude ? Jésus leur dit : "Combien de pains avez-vous ?" Ils répondirent : "Sept." Et il commanda à la foule de s'asseoir par terre. Et prenant les sept pains, il rendit grâces et il les donna à ses disciples pour les distribuer. On avait encore quelques poissons. Jésus les bénit et ordonna qu'on les fit passer. Et ils en mangèrent, et ils furent rassasiés, et on remplit sept corbeilles avec tous les restes ; or, ceux qui avaient mangé étaient au nombre de quatre mille. Et Jésus les renvoya chez eux.

Cette vie est un désert compliqué de tous les dangers du champ de bataille. Or, sans la communion, si bien symbolisée par le pain multiplié entre les mains de Jésus et distribué par le ministère de ses disciples et de ses prêtres, sans la communion, chers Tertiaires, nous sommes bien faibles, bien isolés, faciles à séduire, prompts à tomber : mais par la communion nous sommes revêtus de Jésus, de la force même de Dieu ; et nos tentations, nos épreuves diverses, bien loin de nous abattre, ne font que fournir à notre générosité et à nos mérites un aliment nouveau.

Avez-vous remarqué la fascination étrange exercée par Jésus sur tout un peuple ? Sa parole pleine d'autorité, sa majesté douce, sa perfection en toutes choses, la bonté de son cœur, la beauté surhumaine de son visage où se réfléchissaient les rayons du soleil de la divinité, entourée du nuage de l'humanité, tout cela avait rempli cette multitude d'enthousiasme et d'amour, au point de lui faire perdre de vue les intérêts terrestres et les nécessités même de la vie. Mais, avez-vous remarqué en même temps la liaison qui existe entre cet attachement si extraordinaire de tout un peuple pour Jésus, et la compassion de Jésus pour tout ce peuple ? De même, le Sauveur aura compassion de nous, à la

communion, si nous soupirons après Lui. Il est dit de saint Louis de Gonzague qu'il s'approchait chaque dimanche de la sainte Table, et qu'il avait distribué son temps, en regard de l'Eucharistie, de façon à consacrer à l'action de grâces les trois jours qui suivaient sa communion de semaine, et à la préparation, les trois jours qui la précédaient. J'ai compassion de toi, pouvait dire Jésus à cet angélique saint, comme au peuple dans le désert, car voilà trois jours que tu soupîras après moi. Et nous aussi, faisons de la sainte communion, le centre de notre vie ; demandons-nous, en toute circonstance : que ferait le divin Sauveur, s'il était à ma place ? et agissons en conséquence. Lisons son Evangile, méditons ses paroles si fécondes et ses exemples plus féconds encore : et Jésus nous deviendra familier ; nous vivrons de Lui et pour Lui ; nous aurons conscience de sa présence en nous, comme nous avons conscience de la présence d'une famille chérie qui nous entoure. Le vague disparaîtra de notre esprit, et l'objet de notre cœur nous étant mieux précisé, nous tendrons vers Lui avec plus de force.

Avant de nourrir la multitude du pain miraculeux, Jésus-Christ *lui commanda de s'asseoir*. Règle générale, nous prenons nos repas assis, car plus nous sommes à l'aise, plus nous facilitons notre digestion. Et nous aussi, nous devons nous asseoir quand nous nous préparons à la sainte communion. Qu'est-ce à dire ? Nous devons affranchir notre âme de toute attache désordonnée à la créature, de toute préoccupation, de ce petit monde d'idées volages et vagabondes qui troublent la paix du cœur. Nous ne devons pas nous éplucher, nous examiner en dehors de l'obéissance, pour ce qui est de nos dispositions intérieures ; quand notre confesseur a parlé, nous devons aller en avant et ne pas manquer une seule communion, sous n'importe quel prétexte. Surtout élaguons de notre esprit toute idée d'éloignement, d'antipathie pour nos frères. Plus les eaux d'un lac sont calmes et pures, plus elles réfléchissent la splendeur et la beauté de la rive.

*Jésus commanda au peuple de s'asseoir par terre*. Il me semble que ces paroles *s'asseoir par terre* nous disent qu'avant d'aller communier, il nous faut nous humilier profondément devant Dieu. Que de péchés nous avons commis, que de devoirs nous avons négligés, que d'actions bonnes et louables, en elles-mêmes et au regard des hommes, ont été souillées et gâtées par nos recherches d'amour-propre ! Disons-nous à nous-mêmes, avec



saint Bonaventure : Voilà donc qu'Il va devenir ta nourriture, Celui dont tu ne mérites pas de prononcer le nom. Voilà qu'Il va t'admettre à sa table eucharistique celui dont la Justice aurait dû te condamner à t'asseoir pour toujours à cette table infernale, dont tous les mets sont des tourments. . . . Oui, soyons humbles, et il sera dit de nous, de la visite de Jésus à notre âme, comme de sa visite au publicain Zachée, qui s'était humilié sincèrement et avait réparé efficacement tous ses torts : "*Aujourd'hui le salut est entré dans cette demeure.*"

Après que le peuple eût été miraculeusement nourri et rassasié dans le désert, Jésus *le renvoya*. Après la communion, Jésus nous renvoie à nos demeures, à nos devoirs, à nos ennuis, à nos tentations de chaque jour ; mais nous ne sommes pas seuls, Jésus est avec nous ; et avec Jésus, qu'aurions-nous à craindre ? Après la communion, Jésus nous renvoie à notre train de vie ordinaire. Fût-elle prosaïque cette vie, n'oublions pas que Dieu en a fait pour nous la voie de notre salut et même de notre perfection.

Et si nous nous sommes engagés, par notre faute, dans une voie, qui n'était pas la nôtre, et dont nous ne pouvons plus sortir, la communion nous en fera tirer le meilleur parti possible, elle sera la meilleure réparation des desscins de Dieu que nous avons brisés. Oui, revenons à notre Calvaire, après avoir fait une halte au Thabor de la consolation. Qu'importe que notre existence soit remplie de petites croix ennuyeuses, ennuyeuses même à raison de leur portée insignifiante : qu'importe que nos sacrifices ne tombent nullement sous le regard des hommes. . . . Jésus-Christ est au centre de nos cœurs : par Jésus-Christ, bonheur du paradis, nous pouvons transporter le ciel dans le purgatoire de nos épreuves, et faire de toute notre vie une action de grâces, qui ne sera jamais interrompue.

FR. PIERRE-BAPTISTE,  
*Min. Provincial.*





## SAINT JEAN DE CAPISTRAN

### SON SIECLE ET SON INFLUENCE

---

#### L'APOTRE (*Suite*)

**E**N Allemagne, cet élan des masses fut peut-être plus indescriptible encore. Les villes entières se portaient à la rencontre contre de Capistran. L'empereur Frédéric, les princes de l'empire, les grands de la cour s'unissaient aux hommages des peuples.

Aneas Sylvius Piccolomini parle en ces termes de l'entrée du Saint en Allemagne : “ Le clergé allait au-devant de lui avec les reliques et les bannières. . . . Tous les habitants descendaient des montagnes et accouraient sur sa route, comme si quelqu'un fût venu les visiter. Ils lui apportaient leurs malades et la plupart étaient guéris. Il resta quelques jours à Neustadt et convia tous les hommes à la pénitence. Le bruit s'en répandit à Vienne ; une députation de notables lui fut envoyée. On craignait qu'il ne retournât en Italie ou qu'il n'allât en Hongrie sans s'arrêter. C'eût été aux yeux de tous un malheur et un déshonneur pour la ville.

Nicolas de Fara, dans une lettre adressée au Provincial et aux religieux de Toscane, le 24 juillet 1451, s'exprime ainsi : “ Le saint vieillard est reçu partout comme un ange du Ciel. Tous se précipitent sur ses pas. Ils accourent de trois cents, de quatre cents et même de cent milles (c'est-à-dire de plus de cent cinquante lieues) ! Nous voyons devant lui, quelquefois, cent mille hommes et, d'autres fois, jusqu'à cent cinquante mille. sans parler du jour de la fête du Saint Sacrement où l'on évalue qu'il y en avait trois cent mille réunis dans cette cité de Vienne. . . . (Que dirai-je de la multitude des malades ? Nous en trouvons, dans les rues, jusqu'à trois mille, quatre mille et cinq mille qui attendent la bénédiction du Père.” Cette lettre était écrite deux mois seulement après l'entrée du Saint en Autriche. Ces détails sont confirmés par tous les chroniqueurs et par les lettres que Mathias Corvin, roi de Hongrie, et Nicolas, vavode de Tran-

Sylvanie, écrivirent quelques années plus tard, pour demander la canonisation du Saint. Les historiens nous ont conservé la description de son arrivée en Pologne, lorsque, pour répondre aux instances réitérées du roi Casimir, il s'y rendit en 1453.

A deux milles de Cracovie, on vit s'avancer un imposant cortège. Le roi, accompagné de la reine-mère et des membres de la famille royale, le cardinal Sbignée, évêque de la capitale, avec tout son clergé, la noblesse, la magistrature, toute l'armée, et une multitude de peuple, venaient à la rencontre de l'homme de Dieu.

Les pauvres de saint François, cependant, s'avançaient eux aussi, à la suite de leur chef, avec une démarche humble, la tête inclinée, les yeux modestement baissés, les mains croisées sur la poitrine, le visage exténué, les pieds nus : ils étaient vêtus d'un habit grossier, ceints de cordes; tout en eux respirait la pénitence.

Le roi, à leur aspect, est saisi d'une irrésistible émotion. Tout à coup les religieux s'arrêtent, et Jean de Capistran, s'approchant du prince, lui adresse, d'une voix forte, ces paroles : " Je vous salue, ô roi très illustre : je vous présente, à vous et à votre royaume, de nouveaux soldats pour travailler à la réforme de l'Église et à la gloire de Dieu. Ils ne désirent que votre salut et le salut de vos sujets. Ils n'ambitionnent ni terres, ni domaines : disciples de la pauvreté, ils se contentent de la nourriture et du vêtement. Ils vivent de prières, ils intercèdent nuit et jour pour vous, auprès du Très-Haut : recevez-les donc et prenez les sous votre auguste protection." Le roi répondit qu'il rendait mille actions de grâces à Dieu et au Siège apostolique de lui avoir envoyé des hôtes depuis si longtemps désirés. Il ajouta qu'il ne négligerait rien pour favoriser et assurer leur succès. L'entrée des religieux à Cracovie fut un véritable triomphe. Dès le lendemain, Capistran commença ses prédications qu'il accompagna de miracles : plusieurs morts notamment furent ressuscités par lui.

Éneas Sylvius, qui vit le Saint à Vienne, en 1451, nous a, dans son *Histoire de Frédéric III*, laissé de lui ce portrait : " Il était petit de taille, avancé en âge, desséché, amaigri, épuisé, n'ayant que la peau et les os, et néanmoins toujours gai et infatigable au travail."

Les prédications de Capistran comprennent deux périodes. De 1425 à 1451, il évangélisa l'Italie, la France, l'Espagne, la

Flandre, l'Angleterre et l'Irlande. Si les guerres religieuses du XVI<sup>e</sup> siècle et les brigandages des Calvinistes ont, en brûlant les archives de nos couvents, rendu moins vivant sur notre sol Français le souvenir de ses missions, il reste cependant des témoignages du mouvement qu'il opéra parmi nous. En 1452, il écrivait lui-même : " Ma doctrine est connue en Italie et en France. . . . J'ai prêché sur les places publiques et au sein des cités les plus peuplées. " Et Christophe de Varèse nous dit : " Si je voulais relater les fruits abondants qu'il recueillit en Italie et en France, je devrais me déclarer impuissant. "

En 1442, le Saint avait reçu d'Eugène IV, par bulle en date du 1. septembre, la mission d'aller " visiter tous et chacun des couvents (*omnes et singulos conventus dicti Ordinis*) des provinces de Bourgogne, de France, de Touraine, d'Angleterre et d'Irlande. D'autre part, dans le décret du Concile de Constance en faveur des Observants, et dans la même bulle *Romani providentia* de Martin V, nous trouvons signalés, au nombre des couvents où florissait l'Observance, ceux de Séez, Saint-Omer, Varennes, Bourg Déol, Laval, Clisson, Amboise, Saint Jean d'Angely, Bressuire, Cholet, Fontenay-le-Comte, Mirebeau : le Saint, dès lors, dut visiter ces villes. Des documents qui nous restent, il est donc aisé de conclure que la France presque toute entière fut parcourue par l'apôtre Franciscain, et que son éloquence y eut, comme dans le reste de l'Europe, un profond retentissement.

De 1451 à 1456, la Carinthie, la Styrie, l'Autriche, la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Bavière, la Thuringe, la Saxe, la Pologne, la Transylvanie, la Valachie, une partie de la Russie, retentirent tour à tour de ses accents. La mort seule devait interrompre le cours des gigantesques entreprises de ce conquérant de la foi.

Après avoir indiqué quelles furent la puissance de sa parole et l'étendue de ses travaux, il nous reste à exposer les divers caractères de son apostolat et à rechercher les causes de ses prodigieux triomphes.

Le premier résultat de ses prédications, c'était la réforme des mœurs et la régénération des âmes. Quand, dans un style inimitable dont la simplicité n'avait d'égale que l'insondable profondeur, il rappelait les tendresses de la miséricorde infinie ; quand, dans de saisissants et lugubres tableaux, il évoquait les mystères de la mort, du jugement et de l'enfer ; quand il retraçait les ignominies et les souffrances du Calvaire, la foule éclatait en

suiglots ; les gémissements et les cris de son immense auditoire couvraient sa voix, les prêtres ne pouvaient suffire à confesser et à absoudre les pécheurs terrifiés et repentants.

Avec une impitoyable véhémence, il flagellait, sans relâche, les scandales et les vices du temps. Hommes et femmes, nobles et bourgeois, marchands et artisans, toutes les classes de la société subissaient tour à tour ses attaques vengeresses. Les débauches des grands, le luxe effréné des maisons et des vêtements, les jeux de hasard, causes de tant de ruines, la rapacité des juifs et des usuriers, "ces vendeurs de larmes," ne pouvaient trouver grâce devant lui. Jamais sa parole ne tombait stérile. On voyait les mondains renoncer à leurs plaisirs et s'armer d'instruments de pénitence. Les voleurs restituaient le fruit de leurs rapines ; les femmes de mauvaise vie demandaient publiquement pardon de leurs désordres. Dans toutes les villes où il prêchait, il faisait apporter sur la place publique "les tableaux licencieux, les cartes, les dés, les faux cheveux, les parures de vanité," tout ce qui, en un mot, pouvait être un instrument de péché. A un jour donné, il livrait solennellement tous ces objets aux flammes. Cette exécution était appelée "l'incendie du château du diable."

"Il plut à Dieu, dit Christophe de Varèse, de montrer par des prodiges combien cet acte lui était agréable. . . . Le Saint avait prêché, à Ratisbonne, contre les jeux de hasard : le peuple apportait les cartes et les dés, pour les livrer aux flammes, lorsqu'un homme, poussé par l'envie, blâma publiquement le serviteur de Dieu et traita d'insensés ceux qui suivaient ses conseils. Or, le lendemain matin, cet homme fut trouvé mort dans son lit. . . . Alors que le bienheureux Père prêchait à Cracovie, le peuple, sur son invitation, apporta également les cartes et les dés dans une maison, pour les brûler. Pendant que le feu consumait ces objets, la maison même fut atteinte par les flammes. Aussitôt un esprit fort se prit à dire que c'était bien fait pour corriger la crédulité de la foule à qui l'on persuadait faussement que le jeu est un si grand péché. Au même instant, ce commencement d'incendie s'éteignait sans avoir causé de graves dommages, tandis que la maison du détracteur devenait la proie d'un véritable incendie et était réduite en cendres."

Dans toutes les villes aussi, ajoutent ses biographes, Jean de Capistran, à la demande des évêques et du clergé, adressait des instructions spéciales aux prêtres. Il leur parlait de leurs devoirs ;

Il flétrissait les abus et les vices ; il rallumait les flammes du renoncement et du zèle sacerdotal. En dehors de ces réunions particulières, jamais dans ses discours au peuple, il ne reprenait publiquement les désordres du clergé, jamais il ne révélait rien de ce qui eût pu être un sujet de scandale pour les fidèles.

(A suivre.)

L. DE KERVAL,  
Du 3ème Ordre de S. François.



## DISCOURS

D'INTRODUCTION AU CONGRES DES TERTIAIRES FRANCISCAINS,

Tenu à Novare

Les 24, 25, 26, 27 septembre 1894

PRONONCÉ PAR LE **Rme P. Louis de Parme**  
MINISTRE GÉNÉRAL DE TOUT L'ORDRE DES FRÈRES-MINEURS

*Suite et fin.*

**P**ENDANT que s'ouvrait le volcan terrible de la Réforme dans la partie de l'Europe la plus barbare, par conséquent la plus indomptée et la plus accessible aux sophismes, le Tiers-Ordre franciscain dont la dévotion au Dieu du Calvaire brille surtout chez Christophe Colomb, ouvrait à l'activité universelle un nouveau monde, et sur ces terres inconnues il conquérait au Christ de nouvelles âmes inconnues.

A la soif des plaisirs, il opposa la soif de la souffrance, donnant une haute idée du sacrifice pour le bien d'autrui, de la douleur sanctifiée et méritoire, du travail, non du servile labeur de l'esclave, mais du travail volontaire, conçu comme une obligation qui ne peut s'imposer qu'à des êtres doués d'une volonté libre. Grand idéal devant lequel s'inclinèrent respectueusement Herder, Schiller, Schleier, Rousseau, Coleridge, Macaulay, Ruskin, Victor Hugo, Carlyle, Castelar, Mazzini, Renan, et bien d'autres ; aussi sommes nous si habitués à cette appréciation de la vie, que nous ne saurions comprendre ni admirer un caractère ou un personnage qui ne serait empreint de cette douce tristesse, ou qui resterait insensible aux souffrances de son pro-

chain. Et pourtant cette même Institution offrit aux maux de l'humanité souffrante les remèdes efficaces suggérés par la charité, créant des œuvres de bienfaisance et de secours pour les misérables, qui ont duré jusqu'à nos jours.

Si, je le répète, l'histoire nous atteste que ni les guerres, ni les haines, ni la démoralisation du temps ni l'oppression des faibles, ni le faste des puissants, ni le brigandage, ni cette accumulation de maux qui débordèrent dans la société, ne purent anéantir ces œuvres bénies, nous pouvons comprendre ce que serait la société livrée à tant de passions sans frein, si elle n'avait eu l'appui de ces Institutions Franciscaines d'une merveilleuse beauté morale, et dont l'efficacité, attestée par les contemporains, ne saurait plus être niée. On craignait alors avec raison une catastrophe universelle ; saint François et saint Dominique furent donc salués comme des sauveurs.

Aujourd'hui ne sentons-nous pas encore plus douloureusement dans notre âme les mêmes désirs ? Un avenir inconnu s'étend devant nous, et sans une foi entière en la divine Providence qui n'abandonne jamais son œuvre, nous pourrions appeler cet avenir effrayant, car les hommes sont par eux-mêmes impuissants à le rendre meilleur.

Une rage satanique se propage dans le monde, la haine est glorifiée, dirigeant des factions qui prennent le nom qu'elle leur donne, la rébellion est universelle contre tout ce qui domine l'homme et le guide ; la fureur des plaisirs, de la négation, de la ruine générale : le dédain amer de la vie laborieuse contient et révèle un insatiable désir des plaisirs charnels. La grande famille franciscaine oppose à ce frémissement de haine les paroles de la paix et de la charité.

Celle qui réunit dans son sein, par les liens d'une sainte affection d'un concours charitable, les plus éloignés dans l'ordre social, depuis le Pontife suprême, chef de la chrétienté, jusqu'à l'humble vieille indigente, peut bien s'offrir en exemple admirable, et montrer comment sans détruire les différences sociales (ce qui serait impossible et injuste) les hommes peuvent s'unir dans une sainte charité. La liberté humaine est d'autant plus indépendante que l'âme s'élève sur les ailes de la foi et de l'amour ; si bien, que celui ne croit pas est esclave, et que celui qui veut être libre doit forcément reconnaître que la propriété bonne en soi, n'entraîne pas nécessairement une faute chez le propriétaire.

La pauvreté doit aussi être honnête, car, loin d'asservir et d'humilier l'esprit, elle le rend seigneur absolu.

L'obligation pour tous d'être bienfaisants selon leurs moyens et d'aider leurs frères : l'obligation de ne pas jouir des plaisirs qui énervent et deviennent une cruauté, s'ils empêchent d'essuyer les larmes du pauvre ; l'étude des modes de bienfaisance, soit privée soit collective, les mieux calculés, les plus propres à soulager la misère, les plus puissants et les plus dégagés du levain d'amour propre et de vanité dont se trouvent ternies tant de bonnes actions ! telles sont les questions dont notre Congrès a fait son programme. Y réussira-t-il ? le zèle, la prudence et l'habileté de ceux qui y prennent part, en sont autant de garanties et la bénédiction de Dieu nous en donne l'espérance.

Sachant que l'esprit de charité embrasse le monde entier, rien de ce qui est un vrai bien ne peut être étranger à l'Institution franciscaine, qui se tourne avec un intense amour vers tout ce qui, religieusement ou civilement, peut servir au soulagement des hommes. S'il est vrai que la puissance de la civilisation consiste dans la grandeur des idées morales, dans la propension des volontés individuelles ou associées vers ces idées, ce qui veut dire, dans la pratique des vertus chrétiennes et religieuses, il est aussi vrai que ce qu'on appelle communément civilisation en est le résultat, car c'est à tous ces débuts différents que s'étend l'action séraphique. La discussion ne peut donc avoir lieu que sur le choix des œuvres à faire selon l'opportunité du temps et sur la manière de leur assurer une plus réelle efficacité : pour cela, nous devons étudier l'état actuel de l'Ordre, les moyens d'en perfectionner l'organisme, de rendre ses mouvements plus agiles, son action plus prompte, ses correspondances intimes plus faciles et de raviver cet esprit séraphique qui se répand également dans tout le corps.

Nous avons bien des sujets à traiter dans ces quelques heures que nous devons passer ensemble ; aussi je ne veux pas prodiguer plus de paroles que n'en demande notre œuvre : n'est-il pas vrai aussi que notre séraphique Père nous engage à être brefs dans nos discours ; je termine donc par un souvenir et un conseil séraphiques.

Saint François, vous le savez, resta longtemps préoccupé et incertain de ce que Dieu l'appelait à faire. Le Docteur séraphique, était, comme Saint, plus à même que nous, de pénétrer

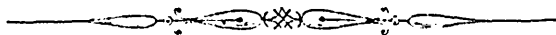


l'âme de son Fondateur ; il nous laisse comprendre que l'humble François, regardant sa propre bassesse, et la sublimité du but qui lui était proposé, se déliait de lui-même et désirait vivement le secours divin. Aussi enjoignait-il à saint Sylvestre, à sainte Claire et à ses compagnes, de prier avec ferveur pour avoir de Dieu une lumière sur sa mission. Ayant reçu de tous l'assurance que Dieu ne l'avait point choisi seulement pour lui mais pour le salut de ses frères, il se leva plein de ferveur et enflammé d'amour, s'écriant : " En avant donc, au nom de Dieu ! "

Mes enfants, (ne puis-je point en ce lieu vous appeler de ce nom ?), si saint François, rempli de l'esprit divin, a hésité devant cette grande Œuvre, combien de raisons n'avons-nous pas, nous si éloignés de lui, de craindre et de nous confondre ? Mais en visant aux grandes choses, le cœur et l'esprit s'agrandissent, et si, nous scrutant nous-mêmes, nous trouvons bien des raisons de nous humilier, nous avons aussi le secours de notre Père qui, duciel, nous regarde, nous encourage, et qui implore pour nous l'aide du Dieu tout-puissant auquel les cœurs ne sont point cachés, et devant lequel les intentions droites obtiennent miséricorde et récompense. Redisons donc aussi : " En avant, en avant, au nom de Dieu ! "



## Ils sont bons



La misère est mauvaise conseillère. Au XV<sup>me</sup> siècle comme de nos jours le pauvre se confiait au Juif. Il est si poli, si avenant, si charitable, si bon ! . . . . A l'entendre parler il se sacrifie pour vous rendre service, il se ruine dans son commerce pour être utile aux malheureux. Le voleur est si bien déguisé sous les politesses de l'honnête et obséquieux trafiquant, que c'est un plaisir de se faire voler par un Juif.

Par suite des guerres incessantes qui désolaient l'Italie, divisant entre eux ses divers petits États, des luttes, des factions

Guelfes et Gibelins armant l'un contre l'autre les habitants d'une même ville : le pays couvert de sang et de ruines languissait dans la pauvreté. Seuls, comme toujours, les Juifs profitant de la misère générale, s'enrichissaient par le prêt sur gage et autres moyens plus ou moins licites. Ils avaient fini par prendre la direction des affaires dans beaucoup d'endroits.

Le mal avait besoin d'un prompt remède, or mieux que personne au monde, le missionnaire était à même de faire le diagnostic et le pansement des plaies de son temps. La plupart des législateurs font leur observatoire de leur cabinet de travail. Bien des réformateurs sociaux n'ont pour principes que leurs idées, pour champ d'expérience que les adeptes qui les flattent. Nul homme n'est dans un contact plus intime avec le peuple que le missionnaire, son champ est vaste, ses sujets infiniment variés, son œil perspicace pénètre au fond des cœurs toujours cachés aux autres.

Un petit homme revêtu de la bure franciscaine fut au XV<sup>e</sup> siècle un grand missionnaire. Il dépassait à peine d'un pied le rebord de la chaire, mais sa voix s'éleva grande, selon la prédiction, comme la voix de la trompette. Saint Bernardin de Sienna prêchant à Pérouse avait prophétisé de lui : "Après moi, dans un temps de grande nécessité il viendra un autre Bernardin de notre Ordre ; écoutez-le et faites ce qu'il vous dira, parce qu'il sera envoyé de Dieu et bienheureux ceux qui le croiront." Prêchant à Florence, il s'écria encore devant tout le peuple : "Avant quatorze ans, ô Florence, il te viendra un autre Bernardin qui fera de grandes choses ; reçois sa parole et pratique ses instructions, parce qu'il sera la trompette du ciel et l'organe du Saint Esprit.

Ce nouveau Bernardin était né à Feltre en 1439.

En 1475 il prêchait le carême à Frence. Sa longue expérience lui montrait les immenses et incessants dangers que couraient les chrétiens par leur commerce trop familier avec les Juifs. Il s'éleva avec force, au mépris des plus grands dangers, contre cette race déicide, dévoilant au grand jour ses perfidies et ses crimes. Mais son zèle apostolique souleva le mécontentement de quelques hommes qui prétendaient se servir des Juifs pour leurs propres intérêts tandis qu'ils étaient dépouillés par eux, et encore de ceux qui oubliant leur baptême se faisaient leurs complices.

On blâmait le Saint de s'attaquer ainsi à des personnes qui sauf la foi étaient des gens de bien. Bernardin résista à l'orage et dans un esprit prophétique il répondait aux défenseurs des Juifs : "*Ils sont bons, ils sont bons*, dites-vous ; mais vous ne vous doutez pas du mal abominable qu'ils méditent contre vous. Les fêtes de Pâques ne se passeront pas avant qu'ils vous aient fourni une preuve irrécusable de leur bonté."

Alors que tous les chrétiens se recueillaient pour méditer la Passion du Sauveur, pendant la semaine sainte, le mardi 22 mars, les Juifs étaient réunis eux aussi, car leur pâque approchait. Samuel, l'un d'eux, avait sa maison près de la synagogue. C'était chez lui que les principaux d'entre eux tenaient leur conseil. On parlait du veau gras. La viande et le poisson ne nous font pas défaut, dit l'un, mais il y a quelque chose qui manque à la fête.

Que nous manque-t-il donc, demande Samuel ?

Les yeux d'Ange roulent avec fureur, sa figure se contracte, ses dents se serrent, et cette physionomie satanique constitue toute sa réponse, d'ailleurs parfaitement comprise par les complices qui connaissent la loi aussi bien que lui : il faut du sang chrétien !

Ils parlent à voix basse, ils craignent des oreilles profanes.

Du sang chrétien ! Mais cette seule pensée fait battre de jubilation leur cœur de Juif. Du sang chrétien ! c'est l'écho de leur cri devant le tribunal de Pilate : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !*

Mais dans les drames sanglants il y a parfois des rôles difficiles.

Qui se chargera de trouver la victime ?

Lazare est un pauvre homme qui serait sans doute tout heureux de gagner les cent philippes que lui offre Samuel. Mais Lazare refuse de se charger d'une besogne aussi périlleuse, il s'enfuit même de Trente pour ne pas rencontrer des regards qui dans leur vivant silence l'auraient appelé lâche !

On choisit donc Tobie.

Tobie le *vertueux*, le *charitable* médecin, bien à tort dénigré par le *feu charitable* Bernardin. Sa qualité lui donnait une grande facilité pour l'exécution de leur dessein. Il était bien reçu dans les familles chrétiennes. Il s'excuse, il résiste, il se débat. Que deviendront ses enfants s'il est surpris dans l'accomplissement de son crime ? On le laisse parler, mais de foudroyants regards le terrassent. Chacun prend ses enfants sous sa tutelle, pour lui il doit leur apporter une proie.

Puis vient la question du local à choisir. Tobie et Moïse objectent l'exiguïté de leur maison et les voisinages compromettants. On choisit enfin cette même maison de Samuel où ils se trouvaient alors, attenante à la synagogue.

Le jeudi saint à minuit, réunis dans une chambre intérieure ils commencèrent leur abominable sacrifice. Pure victime ! C'était un enfant de 29 mois à peine, il se nommait Simon.

Le mercredi saint, Tobie le charitable Juif, errait comme un fauve à l'entrée de la nuit cherchant une facile capture. Les rues étaient désertes. C'était l'heure des ténèbres et personne ne manquait aux sermons de Bernardin.

Sur le seuil de la maison paternelle le jeune enfant était assis. Le fourbe s'approche et le caresse.

Les actes du martyr nous disent que c'était un bel enfant. Le Juif l'invitant à le suivre lui présente son doigt et l'innocent enfant de sa petite main blanche saisit ce doigt crochu comme un hameçon.

L'enfant multiplie ses petits pas car le Juif est pressé. S'il était aperçu par un œil indiscret ! Il prend sa victime en ses bras pour ne point s'attarder ; mais voyant s'éloigner la maison paternelle le pauvre petit se prend à pleurer. Il implore sa mère *Maman ! Maman !* Cri plaintif et plein d'espérance qui éveille toujours la compassion dans le cœur humain, mais qui ne fait qu'exaspérer un cœur de bourreau. *Maman ! Maman !!*

Ce cri le trahira-t-il ? . . . . .

Tobie s'efforce de consoler l'enfant, il fait briller à ses yeux quelques menues pièces de monnaie et se hâte de déposer l'innocente victime dans l'autre du crime. Il est bien accueilli par ses émules.

Ils ne peuvent retenir leur féroce joie, à la vue de cette belle face d'enfant, ils voudraient déjà le déchirer de leurs ongles.

Simon se voyant dans une maison étrangère pleure plus que jamais, mais ici il y a des bourreaux pour comprimer ses cris, il n'y a rien à craindre des voisins assez éloignés. D'ailleurs l'enfant jeune encore se console facilement à la vue des fruits qu'on lui donne. Mais parfois pourtant, promenant autour de lui un œil inquiet qui s'emplissait de larmes, timidement il poussait ce cri comme un soupir et comme une question : *Maman !*

(*A suivre.*)

FR. ANGE-MARIE, *M. Obs.*



## ADORATION DE LA CROIX

### d'après la liturgie syriaque

On rapporte qu'après l'invention de la vraie Croix, l'impératrice sainte Héléne, vint la vénérer avec toute sa cour. Le peuple, désireux d'assister à cette pieuse cérémonie, et ne pouvant approcher du bois sacré, demanda qu'on l'élevât assez haut pour que tous pussent la voir : ce qui ayant été fait, aussitôt le *Kyrîc elison* s'échappa de toutes les lèvres.

Jusqu'au VIII<sup>e</sup>me siècle, la coutume de vénérer la Croix se continua à Jérusalem et à Constantinople et le jour du Vendredi-Saint fut choisi à cet effet, comme il l'a toujours été dans l'Eglise. Quoique les Grecs ne fassent plus cette cérémonie, c'est cependant à eux que l'Eglise latine l'a empruntée et ce jour-là elle expose solennellement la relique de la vraie Croix, si on en a, sinon une image de la Croix.

C'est pour cette cérémonie que le célèbre hymnologue saint Fortunat composa la belle hymne *Pange, lingua, gloriosi lauream certaminis* ; mais nous trouvons dans la liturgie syriaque, telle qu'elle est en usage dans l'Eglise d'Antioche une magnificence touchante que rien ne saurait surpasser.

Après None, le prêtre place un banc couvert d'une draperie rouge devant l'autel, — l'Eglise grecque se sert de la couleur rouge pendant le carême. — Sur ce banc on place une croix avec un chandelier de chaque côté, mais on n'allume que celui de droite. Le chandelier allumé représente la divinité de Jésus-Christ, l'autre, son humanité qui a succombé. Peut-être aussi ces chandeliers représentent-ils les deux larrons dont l'un pria le Souverain, et l'autre l'insulta.

Alors le prêtre commence les prières qui sont suivies de répons et d'invocations. Puis ont lieu des encensements et de nouvelles invocations ; le prêtre prend la croix et fait trois fois le tour de l'église, accompagné des diacres ; ils exécutent d'un ton assez bas le chant suivant :

“ Alleluia, le Fils de Dieu a rendu l'âme sur ce bois et remis

son esprit entre les mains de son Père, Lui le Seigneur des siècles ; et les tombeaux se sont ouverts, et les rochers se sont fendus et la terreur a envahi toute créature ; et de la lance ils ont ouvert le côté du Créateur de toutes choses et de ce côté a coulé du sang et de l'eau, l'expiation du monde. “ Sur le bois de la Croix l'Église a vu le Soleil de Justice qui éclaire le monde. Elle a vu ses blessures et elle a été profondément attristée ; elle a vu les clous dans ses mains et la lance dans son côté et elle s'est approchée et lui a dit : ‘ Je vous adore avec mes enfants, ô vous qui êtes mort pour nous. ’ Notre-Seigneur dit à sa Mère et à l'Église, son épouse : ‘ Venez et voyez ce que j'ai souffert dans la maison de mes amis ; car ceux de la maison d'Abraham m'ont suspendu sur ce bois ; et ceux de la maison de Jacob m'ont frappé sur la joue ; ils m'ont percé d'une lance cruelle et ils ont accompli sur mauvais dessein. ’ ”

Après la procession, répétée trois fois autour de l'église, la croix est replacée sur un banc et quatre prêtres ou ministres se rangent aux quatre côtés en forme de croix et disent : “ Vous êtes saint, ô Dieu ; vous êtes saint, vous, le Dieu fort ; vous êtes saint, vous, le Dieu immortel ! O Christ, qui avez été crucifié pour nous, ayez pitié de nous. ”

Ces paroles sont répétées trois fois en faisant le tour de la table et à ces mots : *O Christ, qui avez été crucifié pour nous*, tous fléchissent le genou. Après cette triple procession, les autres diacres et le peuple s'approchent et baisent la croix et entonnent les strophes de la Passion.

“ L'Église a vu élevé en croix l'Agneau de Dieu, et elle s'est approchée de lui, en disant : ‘ Je vous adore, grand Rédempteur, qui avez délivré mes enfants de l'erreur. ’ ”

“ Sur le jour de déclin — *oculus*, la fin de la semaine, le vendredi. — Adam tendit la main et reçut le fruit qui contenait la mort : c'est sur le jour de déclin que Notre-Seigneur étendit ses mains sur le bois et devint le fruit vivifiant pour tous les hommes. ”

Suit alors un chant plaintif, énonçant les principaux événements de la Passion ; puis ce répons vraiment sublime, où tour à tour les patriarches, les prophètes et les personnages de l'Ancien Testament sont invités à contempler l'amère Passion de notre Sauveur. Le verset correspondant à chacun de ces personnages contient une allusion, quelquefois aux prédictions faites des

divers incidents de la Passion, quelquefois aux circonstances de la vie dont il était l'annonce figurative.

“ Dans la Passion du Seigneur se trouva la souffrance, la terreur s'empara des gardes et des hommes. Les morts se réveillèrent et sortirent de leurs tombes en criant :

“ Gloire au Fils qui s'est livré lui-même ; Qui, pour notre salut, a été suspendu sur ce bois et qui a crié d'une voix perçante qui a étonné le ciel et la terre !

“ Réveille-toi, Adam, le premier homme, et vois le Fils unique qui souffre comme un pécheur par la main du peuple Juif.”

Viennent ensuite des invocations aux patriarches, les invitant à se “réveiller,” et se terminant ainsi :

“ Réveille-toi, David le psalmiste, sors aujourd'hui de ton sépulcre ; prend ta lyre et ton cynare ; élève ta voix et chante le psaume — ‘ Un peuple cruel a cloué sans pitié les mains du Fils qui était venu d'En-Haut pour racheter ce peuple et tous les hommes. Ils se sont partagé ses vêtements et ils ont jeté le sort sur sa tunique, et semblables à des chiens, ils ont entouré le Lion qui ne leur a pas dit un mot !”

Ce psaume dans lequel le royal psalmiste exprime à l'avance les plaintes et les prières que le Christ a adressées à son Père sur la Croix, est le 21<sup>me</sup> de la Vulgate. Les versets cités sont les 17, 18 et 19<sup>me</sup> ; ils sont facilement reconnaissables, quoique les termes et l'ordre des versets soient un peu différents.

Puis des appels aux prophètes, très émouvants et très bien motivés. Les morts de tous les temps sont aussi évoqués.

“ Réveillez-vous et levez-vous, morts, qui que vous soyez ! Considérez et voyez les vivants et les morts qui mènent à la demeure de la mort celui qui apporte la vie aux morts !

“ Réveillez-vous, morts d'aujourd'hui et voyez le Fils qui en ce jour, a voulu, par amour pour vous, être semblable à vous et qui par sa mort, a fermé les portes de la mort !

“ Réveillez-vous, vous qui êtes dans le péché ; voyez le Fils qui n'ayant pas connu le péché, souffre avec les pécheurs afin de vaincre la mort et le péché.

“ Malheur au peuple incrédule, car le soleil et la lune se sont obscurcis et le cœur aveuglé ne veut pas croire à ce qui s'est passé !

“ Bénie soit votre mort, ô Christ Roi ! Et bénie soit votre

glorieuse résurrection ; rendez-nous dignes de votre royaume et nous glorifierons vos miséricordes.”

Les ministres font alors trois fois le tour de l'autel avec la croix et disent d'un ton de voix modéré :

“ Marie s'approcha du bois et pencha sa tête sur le Calvaire ; elle vit son Fils suspendu sur le bois et dans son angoisse elle versa des torrents de larmes. Et elle commença à chanter en hébreux des lamentations et des paroles plaintives. ceux qui l'accompagnaient pleurèrent avec elle et sanglotèrent à la vue de ses souffrances.

“ Elle accompagna ses larmes amères de paroles amères et plaintives ; ils partagèrent sa passion et sa peine ! Marie dit — et la nature inanimée en serait émue : Qui me donnera les ailes de l'aigle, ô mon Fils, pour que je puisse voler au quatre coins du monde ?

“ Et j'inviterai et je presserai tout le peuple vers le lieu de votre sacrifice, pour qu'il puisse chanter des lamentations sur votre amère Passion !

“ Aujourd'hui, mon Fils, je pleure et je me réjouis à votre entrée dans le tombeau. Je pleure pour la synagogue qui est tombée et je me réjouis pour l'Eglise qui s'est élevée.”

Après avoir énuméré les raisons de se réjouir et souhaité malheur et ruine à la cité qui a rejeté son Maître, l'“ Adoration de la sainte et vivifiante croix,” comme la liturgie syriaque l'appelle, l'office du Vendredi-Saint est terminé.



## CORRESPONDANCE DE ROME

La Congrégation générale de l'Ordre. — Nous pensons faire plaisir à nos lecteurs en leur disant un mot de la Congrégation générale de l'Ordre qui s'est célébrée à Assise.

Ainsi que nous l'avions annoncé, tous les Provinciaux de l'Ordre, dépendant du Rme Père Général, étaient invités à y prendre part. Quatre-vingt-huit d'entre eux, répondant à l'appel, sont venus, de tous les points du globe, porter le nombre des **vocaux** au chiffre de cent huit.



Nous ne dirons pas qu'ils appartenaien à toutes les nations du monde, mais vingt trois langues diverses étaient parlées par les vénérables capitulaires, sans tenir compte des nombreux dialectes connus de chacun d'eux. C'était une véritable Pentecôte séraphique !

Vraiment, il était beau le spectacle dont nous étions témoins ces jours derniers. L'Américain du Chili ou du Mexique, revêtu de l'habit bleu, se trouvait à côté du religieux Croate portant la bure noire. L'Italien à la tunique brune se confondait avec l'Argentin et le Bolivien à la robe cendrée. Il nous semblait que la définition du beau, c'est-à-dire *l'unité dans la variété*, était exprimée par l'extérieur de tous ces religieux, qui, à raison des temps et des lieux, usent des vêtements différents en apparence, tout en les conservant également simples et pauvres, ainsi que l'a voulu, pour lui et ses enfants, le séraphique Amant de la sainte Pauvreté.

Grandiose surtout fut le coup d'œil offert par les processions qui se déroulèrent dans notre vaste Basilique. Cinq fois elles eurent lieu, tandis qu'on chantait les Litanies des Saints de l'Ordre. Plus de deux cents religieux unissaient leurs voix et leurs prières afin d'obtenir de Dieu les lumières et les secours dont ils avaient besoin.

Nous ne pouvons non plus passer sous silence la fête de la Pentecôte, en laquelle officiait pontificalement Son Em. le Cardinal Mauri. La musique toujours belle du P. Christophe de Lanciano, les nombreux Pères, parmi lesquels le Rme Père Général avec ses Procureurs Généraux, revêtus des plus précieux ornements, une imposante couronne de Franciscains qui entourait le trône du Cardinal et la balustrade de l'autel majeur, sans parler de la multitude qui se pressait dans le reste de l'église, tout cet ensemble formait le tableau le plus émouvant qui se puisse imaginer, et, nous transportant en esprit vers des temps meilleurs, doucement, il répandait dans l'âme un avant-goût des joies de la Jérusalem céleste.

\* \* \*

**Audience du Saint Père.** - De retour à Rome, l'Éminentissime Cardinal Mauri a été reçu par le Souverain Pontife, auquel il a rendu compte de sa mission. Quelques jours après, Sa Sainteté recevait aussi le Rme Père Général et l'entretenait

longuement, dans une audience privée, des intérêts de l'Ordre séraphique.

\* \* \*

**Nouvelles causes de Béatifications.** — Dans la matinée du 4 juin, au Palais Apostolique du Vatican, a été tenue la Congrégation ordinaire des Sacrés Rites. Parmi d'autres questions, les Eminentissimes Cardinaux y ont examiné les suivantes :

1. Sur le culte non rendu à la vénérable Elsabeth Sama, veuve Tertiaire, professe Franciscaine.

2. Sur la révision des écrits du serviteur de Dieu, frère Mariano de Rocca-Casale, frère-lai, profès de l'Ordre des Franciscains de l'Observance, de la Province romaine.

Le jour de l'Ascension, 23 mai dernier, en présence de Sa Sainteté, de plusieurs Cardinaux et Prélats, ainsi que de quelques autres personnages, lecture fut faite d'un Décret relatif à deux miracles opérés par l'intercession du vénérable Théophile de Corté, mineur observant. Il s'agissait de la guérison radicale et instantanée de Joseph Aleati et de François Tognetti, tous les deux atteints d'horribles infirmités. A cette lecture, le Pape daigna répondre par une allocution dans laquelle il fit l'éloge des vertus et des mérites du serviteur de Dieu.

Le R. P. Mariotti, promoteur de la cause du Vénérable, prit ensuite la parole pour remercier le Souverain Pontife, au nom du Rme Père Général et de tout l'Ordre, des honneurs décernés à ce parfait religieux, l'une des gloires des Frères Mineurs de l'Observance.

Le 18 juin suivant, au Palais Apostolique du Vatican, en présence du Saint Père, a eu lieu la Congrégation générale des Sacrés Rites dans laquelle les Eminentissimes Cardinaux, les RR. Prélats et les Consultants Théologiens de la même Congrégation ont émis leurs votes au sujet de la solennelle Béatification du vénérable Théophile de Corté, prêtre, profès de l'Ordre des Mineurs Observants.

\* \* \*

**Mgr Dal Vago.** — Le 28 juin dernier, un service solennel a été célébré dans l'église du Collège de Saint-Antoine, à Rome, pour le repos de l'âme de Mgr Bernardin Dal Vago, archevêque titulaire de Sardica et ex-Ministre Général de l'Ordre.

Sa Grandeur, Mgr Daniel Tempesta, évêque de Troja, officiait pontificalement. Au milieu de l'église, s'élevait un riche cata

falque, entouré de nombreux cierges et recouvert des habits pontificaux de l'archevêque franciscain.

Tous les religieux de la maison Généralice et du Collège assistaient à cette cérémonie qu'une musique simple et sévère achevait de rendre d'une touchante gravité.

Les cinq absoutes d'usage furent données la première par le T. R. P. Raphaël d'Aurillac, Procureur Général de l'Ordre et actuellement Délégué Général, la seconde par le Procureur des Alcantarins et Recollets, la troisième par le Postulateur de l'Ordre, la quatrième par un représentant du Procureur des Réformés absent, enfin la cinquième par Sa Grandeur Mgr Tempesta.

Au cours de la cérémonie, des souvenirs mortuaires de l'illustre et regretté défunt furent distribués à la nombreuse assistance.

\* \* \*

La santé du Pape. — Malgré les chaleurs excessives de Rome, le Souverain Pontife continue à jouir d'une santé admirable, tandis que plusieurs Cardinaux sont assez gravement malades.

FR. BONAVENTURE DE ROUBAIX

*O. F. M.*



## STATIONS DU CHEMIN DE LA CROIX

Etude Historique, Topographique, Scripturale,  
Morale et Archéologique

### Erratum

*Ce qui a été mis à la fin de la dernière station, page 288, à partir de l'avant-dernier alinéa n'appartient pas à cette station.*

### ONZIÈME STATION

JÉSUS EST ATTACHÉ A LA CROIX

I

**L**E dénouement fatal est arrivé ; à mesure que le sacrifice tire vers sa fin, les Évangélistes deviennent moins explicites. Ils ont décrit avec détails toutes les autres circonstances de la

Passion ; mais quand ils arrivent au Calvaire, la plume leur tombe des mains et se refuse à peindre cette scène sanglante. Ils n'ont la force que d'écrire ces seuls mots : " Ils le crucifièrent." Ils n'osent même pas le nommer.

Il est facile de suppléer à ce silence et de se faire une idée de ce qui dut se passer en ce moment. Les bourreaux ordonnent à Jésus de se coucher sur la croix ; Jésus obéit et s'étend sur le bois de son supplice en présentant ses mains et ses pieds. Les bourreaux se saisissent violemment de ses membres et se mettent en devoir de les fixer à la croix. Des trous ont été préparés à l'avance dans le bois ; on tiraille les mains et les pieds pour les faire arriver à la place voulue. La violence est telle que tout le corps de Jésus en est disloqué. Les bourreaux appliquent alors de grands clous qu'ils enfoncent à coups de marteau. Le sang jaillit, les os se brisent, les muscles se déchirent et sous l'effort d'une telle souffrance, les nerfs, en se froissant, impriment un mouvement de retrait sur lui-même au corps de la victime.

Les bourreaux aidés des soldats soulèvent la croix : le crucifié paraît étendu sur son gibet aux yeux de la populace qui pousse des cris de rage. La croix perdant sa position horizontale pour prendre la verticale, le corps glisse peu à peu et bientôt il ne repose plus que sur quatre blessures.

La croix avance lentement jusqu'à la fosse creusée dans le roc pour la recevoir ; sans précaution on l'y laisse tomber. Supplice atroce qui renouvelle et résume tous les autres. Sous cette violente secousse, le corps se disloque davantage, toutes les plaies s'agrandissent et les blessures des mains et des pieds se déchirent affreusement.

De nouveaux flots de sang jaillissent et rougissent complètement ce corps qui ne trouve plus de repos que sur quatre horribles blessures.

## II

De la dixième à la onzième station, il y a une distance de six à sept pieds. Il ne faut pas oublier que nous sommes ici sur la butte du Calvaire. C'était primitivement un rocher recouvert à peine de quelques pouces de terre. On l'a taillé pour le séparer de tout le reste. Il s'élève à une hauteur de 16 pieds et a une superficie de 21 pieds de long sur 18 de large.

Après le fatal incendie de 1808, quand les Grecs, tout puissants par l'appui et l'or de la Russie, rebâtirent à leur fantaisie

Et selon leur caprice, la vénérable Basilique, ils eurent l'audace de scier la cime du Calvaire, d'en détacher le quartier de roche où avait été plantée la croix et d'y substituer un *fac-simile*, que l'on voit encore de nos jours. A peine le vol consommé, les ravisseurs embarquèrent pour Constantinople la pierre teinte des dernières gouttes du sang du Christ ; mais le Ciel ne permit point qu'ils jouissent du fruit de leur larcin sacrilège : le vaisseau fit naufrage et la précieuse Relique alla au fond de la mer avec les deux popes qui l'accompagnaient.

### III

Il serait bien difficile de mentionner toutes les figures et tous les textes de l'Écriture se rapportant au crucifiement du Rédempteur. Toute l'Écriture était destinée à préparer les voies au Sauveur du monde.

Contentons-nous de rappeler Abel jeté à terre et frappé à mort par son frère, Isaac lié sur le bois de son sacrifice, le serpent d'airain élevé sur une croix au désert, l'agneau du sacrifice étendu en forme de croix et traversé par deux bois affectant la même forme, l'échelle de Jacob figurant la croix qui est devenue pour nous la voie du ciel.

“ Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os.” (Ps., XXI, 18.)

“ Et on lui demandera : Que sont ces plaies que vous portez dans vos mains ? Et il répondra : J'en ai été frappé dans la maison de ceux qui m'aimaient.” (Zach., XIII, 6.)

### IV

Quelle barbarie de la part des bourreaux ! Jésus n'avait-il donc pas assez souffert ? De la tête aux pieds son corps n'était plus qu'une horrible plaie : il avait à peine gardé une forme humaine. N'y avait-il pas de quoi exciter la pitié de ces barbares ?

Pourquoi exiger des bourreaux plus de délicatesse que nous n'en témoignons nous-mêmes ? Nous entendrons bientôt Jésus élevé sur la croix prier son Père pour ses bourreaux, donnant pour excuse en leur faveur qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Mais le chrétien comblé des grâces de Dieu, éclairé de la lumière divine, peut-il réclamer pour lui cette prière ? Pourquoi donc est-il chrétien, s'il ne connaît pas son Sauveur ? Et s'il le connaît, comment ose-t-il le crucifier encore ? L'Apôtre nous dit que celui qui commet le péché mortel crucifie de nouveau Jésus Christ.

Mais il y a un péché parmi tous les autres qui renouvelle ce crucifiement d'une manière plus indigne : c'est le sacrilège. Le malheureux qui commet ce crime vient crucifier Jésus en le recevant dans les sacrements. Quand il le tient ainsi cloué à la croix il le livre au démon qui habite son cœur.

En présence de ces nouveaux flots de sang que verse la divine Victime, ne semble-t-il pas étonnant qu'elle en trouve encore dans ses veines ? Mais pourquoi tant de sang ? Celui qui a été répandu déjà ne suffit-il pas ?

L'amour de Jésus ne connaît pas de limites. Ses plaies sont autant de sources qui se répandront par tout le monde et à travers les âges pour porter la vie. Ce sang doit se distribuer chaque jour jusqu'à la fin du monde dans les sacrements. Jésus ne gardera pas une goutte de son sang, il semblera même le multiplier afin de nous montrer qu'il ne veut pas nous ménager ses grâces.

A la vue d'une telle générosité, pourrions-nous rester indifférents ? Nous n'avons pas le droit de laisser couler ce sang inutilement. Recueillons-le soigneusement en profitant mieux des grâces de Dieu. Donnons-lui toute son efficacité en nous approchant des sacrements avec plus de ferveur. Mais par-dessus tout, évitons ce grand malheur de le faire couler pour notre perte, en évitant le sacrilège.

V

La partie supérieure du monticule du Calvaire dont nous avons déjà parlé est divisée en deux chapelles séparées par deux larges piliers.

Celle qui rappelle le crucifiement est de forme rectangulaire. A l'Est se trouve un autel en cuivre adossé au mur du fond ; il embrasse presque toute la largeur de la chapelle. On voit au-dessus un tableau représentant la scène dont ce lieu a été témoin.

L'endroit précis du crucifiement est indiqué par un carré long en mosaïque placé à six pieds devant l'autel.

C'est pour en honorer la mémoire que le célébrant, dans la procession que font tous les soirs les Pères Franciscains encense tout le carré en mosaïque.

Fr. DESIRÉ, M. Cbs.





## Chronique de saint Antoine



**Voulez-vous des miracles.** — Une jeune fille en qui son directeur avait reconnu la vocation religieuse n'attendait plus que le moment de se rendre à la volonté de Dieu. Mais des obstacles insurmontables étaient dressés et pour les surmonter, la pauvre enfant n'avait pour toute force que sa confiance en saint Antoine et pour seule richesse que cinq dollars. Elle se mit donc à prier son saint Protecteur, et voilà que les portes fermées s'ouvrirent toutes seules, les obstacles disparurent et une trésorière de saint Antoine qui a vu rester inconnue se chargea spontanément des embarras pécuniaires.

**Le démon s'enfuit.** — Une Montréalaise avait l'habitude de consulter une cartomancienne dont les oracles, très suivis, se rendaient, rue Saint-Dominique, tous les vendredis surtout. Indocile aux représentations du prêtre qui lui faisaient voir dans ces consultations un commerce formel avec le démon, elle consentit du moins à se soumettre à une expérience. “ Prenez, lui dit le prêtre, cette médaille bénite de saint Antoine et ce papier. Apprenez la prière qui s'y trouve écrite et récitez-la mentalement tout le temps de la séance de consultation.” Le prêtre avait écrit sur le papier le *Si queris* ainsi que la formule du Bref de saint Antoine ainsi conçue :

“ *Ecce Crucem Domini, fugite partes adversæ,  
Vicit Leo de tribu Juda, Radix David. Alleluia?* ”

Arrivée au vestibule où une dizaine de personnes attendaient chacune leur entrevue avec la cartomancienne, notre porteuse de médaille se conforma exactement aux instructions de son directeur. Sans faire mine de rien, elle récita sans discontinuer la prière apprise par cœur. Chose extraordinaire, les séances de consultation furent exceptionnellement courtes. Saint Antoine avait ce jour là affranchi la patience des visiteurs, de l'épreuve à laquelle elle était invariablement soumise. En revanche il ménageait à leur curiosité une déception toute nouvelle. Arrivée à son tour en face de sa devineresse, la cliente de saint Antoine s'entend dire : “ Mademoiselle je suis désolée, mais aujourd'hui je suis forcée de vous renvoyer sans pouvoir vous dire un mot. Voilà une dizaine de personnes à qui je viens successivement d'en dire autant. Je ne puis rien lire sur mes cartes, et je ne sais à quoi l'attribuer. — Moi je vous le dirai bien, madame, répond-elle, c'est que vos prophéties venaient du démon, je le sais maintenant, et que j'ai fait fuir votre prophète par les prières que je récite à saint Antoine depuis que je suis arrivée.” Ce disant, elle lui montre le papier dont le contenu avait eu tant d'effet, et arrache à la cartomancienne des aveux que nous n'avons pas à livrer au public. Saint Antoine venait donc selon toute évidence de rendre muet le démon diseur de bonnes aventures. Des informations ultérieures ont établi que le susdit démon n'est pas encore guéri du terrible coup reçu de notre Thaumaturge, car sa cartomancienne n'a pu reprendre ses séances depuis lors.

**Les chaînes se brisent.** — Un malheureux se mourait sans vouloir se dégager des chaînes que lui faisaient porter depuis



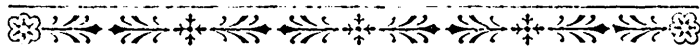
longtemps ses habitudes d'impiété, de blasphème et d'injustices. Rien ne pouvait le changer, ni les larmes des siens, ni les conseils de ses amis, ni les exhortations du prêtre, et la mort était imminente. C'était l'heure de saint Antoine. Spontanément un groupe de chrétiens alla supplier le bon Saint de convertir le moribond et chacun promit en retour selon ses moyens un peu de pain pour les pauvres. Le soir même, à la suite d'une crise, le prodige était fait. Au lieu d'un impénitent, c'était un chrétien qui allait mourir, et mourir en héros. Car sa pénitence se fit avec une générosité héroïque. Il appela non-seulement le prêtre mais ses ennemis et ses victimes et en leur présence il fit sa confession publique, avec ses vols jusqu'alors impudemment niés. Séance tenante il restitua, ne voulant pas être absout par son Dieu avant de l'être par les hommes. Ce fut ainsi qu'au milieu des larmes et de l'édification de tous, grâce à saint Antoine, ce forcené mourut en prédestiné.

Un pauvre père de famille traînait depuis longtemps les chaînes de l'ivrognerie. Las de pleurer, sa femme et ses malheureux enfants se mettent à prier saint Antoine. Premier résultat : l'ivrogne passe une semaine entière dans la tempérance. Mais il fallait des prières encore. Car le dimanche l'entraînement des camarades cause une nouvelle rechute. Sans se décourager les clients du bon Saint redoublent leurs supplications. Cette fois le miracle est obtenu et depuis, les résultats se continuent. Non content de ne plus se livrer à la boisson, l'incorrigible buveur fuit avec soin les moindres occasions de rechute. Les dimanches il fait la joie de sa famille et assiste avec ses enfants à tous les offices.

**Les nécessités disparaissent.** — Un religieux disait la messe un dimanche. A la communion, voulant ouvrir le saint Tabernacle, il a beau tourner et retourner la clef dans la serrure, il est obligé de renvoyer les nombreuses personnes présentes à la sainte Table. Or, tandis qu'il recite les prières à la fin de la messe, il pense à saint Antoine et le prie intérieurement. Remonté à l'autel, il essaye encore d'ouvrir, mais il n'en a plus besoin, la porte s'est entr'ouverte d'elle-même.

**La détresse est conjurée.** — Depuis six mois l'ouvrage manquait à une dame et aux nombreuses ouvrières qu'elle employait. Dans sa détresse elle recourt au bon Saint et lu

promet, pour obtenir du travail, de donner chaque jour deux centins pour les pauvres. L'effet de cette promesse fut merveilleux, l'ouvrage vint abondamment de tous. On se trouva si bien qu'on vint à oublier la détresse passée et la promesse faite à saint Antoine : la petite offrande quotidienne cessa d'être faite. A l'instant le travail diminua puis cessa lui aussi. La leçon si clairement donnée par le céleste Bienfaiteur fut comprise. Les deux centins de chaque jour reprirent leur destination et saint Antoine de son côté ne laissa plus chômer l'atelier.



## Ghronique Française



MISSION FRANCISCANE EN BAVIÈRE. — Le Christ ressuscite sans cesse dans son Eglise. Lors que nous croyons dans un pays la religion éteinte ou assoupie, il y a tout à coup de merveilleuses flambées qui s'élèvent vers le ciel, attestant que la foi est vivante en dépit de toutes les apparences contraires. C'est le spectacle qu'offrait dernièrement la capitale de la Bavière. Au point de vue religieux, Munich a eu longtemps une assez mauvaise réputation. Depuis le jour où une danseuse espagnole a régné en souveraine au palais des Wittelsboch, et inspiré les nominations des évêques et des curés, le catholicisme a subi de douloureuses éclipses à Munich. Si, dans son ensemble, surtout dans les campagnes, le peuple bavarois est resté foncièrement religieux, il n'en a pas été de même dans la capitale. Là, le scepticisme et l'incrédulité, favorisés par la Cour et le gouvernement, ont fait des progrès alarmants, et en peu d'années cette ville a été mûre pour toutes les défaillances. Ces défaillances éclatèrent chaque fois que l'occasion se présentait.

En 1869, lors du concile du Vatican, l'université de Munich fut le foyer de l'insurrection religieuse : la faculté de théologie tout entière passa au vieux catholicisme et avec elle, disait-on, l'élite intellectuelle de la capitale. C'était la tête qui pourrissait : les défections d'en bas ne manquaient pas. Le peuple passa avec armes et bagages dans les rangs du socialisme, et aujourd'hui Munich est représenté au *Reichstag* par un député socialiste.

L'Archevêque de Munich-Frissing, Mgr de Thoma, souffrait depuis longtemps de cette situation désolante et il méditait de frapper quelque grand coup capable de secouer toutes les torpeurs. Cette année, il parvint enfin à mettre son projet à exécution. Il était persuadé que le peuple ne sortirait de sa léthargie qu'à la suite d'une mission prêchée par des religieux. La dernière semaine de mars il organisa donc à Munich une de ces grandes missions qui transforment souvent tout un pays. Dans les douze plus vastes églises de la ville, cinquante moines — Franciscains et Capucins — annonçaient trois fois par jour la bonne nouvelle. Cette manifestation religieuse inusitée attira des foules immenses. Toutes les églises étaient bondées de fidèles à chaque sermon et toutes les classes de la société s'entassaient pêle-mêle au pied de la chaire. Il faut dire à sa louange que la cour donna l'exemple.

Le plus grand dignitaire de la cour, le prince Oettingen-Spielberg, ne manqua pas un seul sermon (il y en avait trois chaque jour pendant toute une semaine). De même on vit aux offices la plupart des princes et princesses de la maison royale. Mais ce qui était surtout touchant à voir, c'était l'affluence du peuple, des ouvriers, de cette masse travaillée par le socialisme. Et dans plusieurs églises les prédicateurs s'adressèrent directement à cet auditoire, faisant avec une éloquence saisissante le procès des doctrines révolutionnaires, montrant ce qu'elles ont de chimérique, d'absurde et de dangereux. Ces vaillants missionnaires ne se contentèrent pas de répandre la bonne semence dans les âmes. Ce qu'ils voulaient, c'étaient de vraies conversions, et à chaque sermon ils répétaient qu'une bonne confession devait couronner les exercices de cette retraite pascale. Là était en effet le point essentiel. L'impression du sermon le plus éloquent s'efface rapidement et l'ouvrier qui ne se confesse pas ne tarde pas à redevenir la proie de la propagande socialiste. Voilà pourquoi les prédicateurs insistaient tant sur la question du sacrement de pénitence. Ce ne fut pas en vain. Les confessionnaux furent assiégés chaque jour jusque bien avant dans la nuit.

Des milliers d'ouvriers qui arrivaient au sermon avec un cœur plus ou moins indifférent, allaient régler leur compte avec Dieu avant de rentrer dans leurs foyers. A l'église Saint-Antoine, les confesseurs étaient à leur poste des nuits entières et les pénitents se renouvelaient toujours. Le résultat de cette mission dépassa

toutes les espérances, comme on le verra par la comparaison de quelques chiffres. Les autres années, pendant tout le temps pascal, on ne comptait à Munich qu'environ 30,000 à 40,000 confessions. Or, au mois de mars dernier, pendant la *seule* semaine de la mission, on a compté près de 120,000 confessions. L'écart, comme on le voit, est considérable entre les deux chiffres. Grâce au zèle apostolique des missionnaires, il y a eu à Munich au moins 80,000 habitants qui ont rempli leur devoir pascal cette année et qui ne l'avaient pas rempli les années précédentes. 80,000 retours sérieux vers le christianisme, ce chiffre se passe de commentaire. Quel revirement ! quelle transformation !

LA FÊTE DE LA PORTIONCULE. — Après les belles fêtes en l'honneur de saint Antoine, nous avons eu dans notre chapelle la solennité de la Portioncule. Très imposant et très édifiant a été le concours des fidèles, il nous a donné une idée des fêtes d'Assise.

Si grandes et si nombreuses sont les grâces que l'on obtient à la Portioncule que si le monde les connaissait, le monde entier y accourrait, "disait le B. Egide." Le monde entier n'y accourra point parce que le nombre des incrédules et des indifférents pour les biens surnaturels sera toujours très-grand. . . . Mais on y a vu des foules telles qu'un compagnon de saint Bernardin au XV<sup>me</sup> siècle demandait s'il y avait autant de monde dans le reste de l'Italie. Aujourd'hui l'extension de l'Indulgence à toutes les églises franciscaines et la diminution de la foi ont ralenti le mouvement central à la Portioncule d'Assise, et cependant il est encore très considérable. "Vers la fin du mois de juillet dit un témoin oculaire on voit sur toutes les routes des troupes d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards qui s'acheminent vers la Portioncule priant, chantant ou se racontant les merveilles de ce lieu béni. Dès qu'ils ont atteint le seuil de la Basilique ils poussent le cri enthousiaste de *Ferriva Maria*, se jettent à terre et baisent le sol, heureux d'être arrivés au terme de leur pèlerinage. Les trois premiers jours sont consacrés à la préparation de la grande fête. Chaque année a lieu un *triduum* solennel pour aider les fidèles, par la prière et la parole de Dieu, à puiser, le plus largement possible, dans ces sources de grâces. Pendant ce temps plus de trente confesseurs sont occupés à purifier les âmes au tribunal de la pénitence. Lors que le 1. août

après-midi la cloche donne enfin le signal que l'heure sainte est venue, les portes de la chapelle s'ouvrent et les pèlerins poussant un nouveau cri de *Ecce Maria* se précipitent vers le sanctuaire. Ils entrent par une porte et sortent par l'autre en saluant simplement l'autel et cette procession en masse compacte dure jusqu'au lendemain soir."

Voilà, proportions gardées, ce que nous avons vu dans notre chapelle de la rue Dorchester le 2 août. Depuis les premières vêpres chantées solennellement jusqu'au coucher du soleil du lendemain, l'église quoique assez vaste n'a pas désempli. Elle ne pouvait même contenir la masse des visiteurs. Un flot continu se pressait aux portes largement ouvertes. Malgré la foule, pas de dissipation. La prière était sur toutes les lèvres, le recueillement sur tous les visages, la dévotion dans tous les cœurs. On sentait que les âmes étaient dans une atmosphère surnaturelle. Quel bien ne s'est-il pas opéré pendant ces jours de grâces? Les confessionnaires ont été assiégés la veille et jusqu'à une heure bien avancée du jour. La communion a été distribuée presque sans discontinuer depuis le matin à 5 hrs jusqu'à la grand'messe. Les prêtres venus très nombreux des diverses paroisses de la ville et même des campagnes, ont montré un empressement admirable jusqu'à la dernière heure, à gagner les Indulgences dans la clôture des religieux. A deux heures de l'après-midi, chant des vêpres, et à quatre heures Sa Grandeur Mgr Fabre nous faisait l'honneur de venir donner le salut du T. S. Sacrement. La présence du vénéré Pasteur du diocèse malgré ses nombreuses occupations était tout à la fois une édification et un exemple d'édification pour les fidèles présents et une leçon pour les indifférents. La fête s'est clôturée par l'exercice du chemin de la Croix. C'était le premier vendredi du mois, pouvait-on omettre ce précieux exercice? La chapelle était pleine et cependant jamais le recueillement n'a été aussi profond. Les âmes purifiées de leurs péchés, baignées en quelque sorte depuis la veille dans le sang de Jésus, étaient plus disposées à méditer ses souffrances. Personne n'a voulu se retirer, malgré les fatigues du jour sans baiser la Relique de la vraie Croix et en recevoir la bénédiction.

### **N'oublions pas nos bien-aimés Défunts**

Mlle Alma Bourré, décédée le 12 juillet à l'âge de 17 ans, dans la Fraternité de Montréal. Elle faisait également partie de l'Association du chemin de Croix perpétuel.

**R. I. P.**